

Nouveaux métiers disparus

Les évolutions parallèles de la sylviculture et des besoins industriels en bois ont suscité, à partir des années 1950, de nouvelles techniques de récolte des bois de petits diamètres, en particulier dans la montagne pyrénéenne. Face à une demande nouvelle, la profession a su rapidement implanter des techniques répondant aux besoins, faisant en partie appel à des matériels modernes, et qui ont été très efficaces. Fin XX^e, l'évolution des conditions de travail, mais aussi l'achèvement de phases de grandes transitions sylvicoles dans les Pyrénées, ont fait s'éteindre ces modes de récolte. Cette fiche rappelle ce que furent ces "anciennes techniques modernes", et montre la réactivité de la profession des récoltants forestiers.

Des techniques suscitées par une certaine sylviculture de montagne

Vers la fin des années 1950, apparurent – pour le massif pyrénéen – deux besoins qui se révélèrent complémentaires : - d'une part, la croissance de nombreuses jeunes hêtraies exigeait d'importants travaux de dépressage, afin de dégager les sujets d'avenir ; d'autre part, à Saint-Gaudens, au pied des Pyrénées, s'était construite une grande usine de pâte à papier – La Cellulose d'Aquitaine – pour laquelle le bois de hêtre était le matériau le plus favorable.

Or à cette époque les voies d'accès à l'intérieur des massifs montagneux étaient peu existantes, se limitant souvent à d'anciens chemins de circulation entre vallées et à des sentiers de mulets. L'État et les collectivités n'ayant pas les ressources pour créer rapidement une densité suffisante de pistes, il fallut trouver des techniques pour sortir ces bois des massifs, jusqu'à un endroit où ils pourraient être chargés sur un camion (souvent les increvables GMC réformés de l'armée). Les responsables des structures de récolte et d'approvisionnement proposèrent alors deux méthodes, chacune adaptée à un contexte particulier : le câble lasso pour les très grands chantiers d'intervention, et le débardage par mulets ou chevaux bâtés pour des chantiers de volumes moindres.

L'incroyable câble lasso

Le câble-lasso est un câble sans fin, tournant en continu grâce à un système de poulies, et sur lequel sont attachables et détachables des crochets reliés, chacun, à un paquet de rondins. Les téléskis fonctionnent selon le même principe, toutefois, pour le câble-lasso, il faut déplacer le circuit au fur et à mesure du déroulement du chantier forestier, ce qui nécessite démontages et remontages. Ce système existait avant son application en forêt, entre autres dans les grandes plantations tropicales pour l'acheminement des régimes de bananes ou celui des charges de café, mais là-bas l'installation était en général à poste fixe. Une fois le principe de ce matériel validé par les gestionnaires des forêts et les récoltants, l'adaptation à la forêt de montagne fut complexe, à la fois à cause du relief, mais aussi de la difficulté de "naviguer" à travers un massif forestier dense. L'installation comprenait :

- Le câble lui-même, pouvant atteindre 6 kilomètres de périmètre de boucle. Il était à la fois tracteur et porteur, et devait donc être assez solide pour supporter les charges, et assez léger pour pouvoir être installé par les câblistes : il fallait transporter (souvent à dos d'homme, au mieux à dos de mulet) les bobines de câble, les poulies et les potences à travers le massif, accrocher les poulies, hisser les câbles sur les poulies, puis réaliser les épissures qui reliaient entre eux les différents tronçons de câble jusqu'à avoir constitué la boucle continue, enfin mettre le câble en tension. Pour répondre à ces besoins, on utilisait un câble à 6 torons, chacun de 7 fils, autour d'une âme en chanvre.

- Tout le système des poulies sur potences métalliques, qui assurait la circulation du câble. Les potences étaient fixées sur de solides arbres en place, et leur installation était un travail difficile et fatiguant, réalisé par des professionnels.
- Des crochets mobiles dits *queues de cochon* (ils en avaient la forme), que les bûcherons accrochaient au câble en marche (un peu comme il se passe pour la perche du télési). À chaque crochet pendait une chaîne qui était enroulée autour d'un paquet de rondins, coupés en 1 mètre de long.
- Un moteur assurant une vitesse de circulation de l'ordre de 3 km/heure. L'effort qui lui était demandé était limité, car les bois circulant en descente tiraient partiellement le câble pour les paquets qui étaient en train de monter. Un gros contrepoids (environ une tonne) assurait une tension permanente du câble.
- Une table de déchargement des paquets, là où était le moteur et où aboutissait une piste accessible aux camions.



Figure 1. Plateforme de déchargement des paquets. On voit que l'opérateur de gauche va décrocher la queue de cochon sans effort, le paquet étant à l'appui sur la table de réception. Le câble arrive sur la gauche de la photo, passe sur une poulie accrochée à une potence métallique (elle-même arrimée à un arbre), dessert la plateforme de déchargement, et repart vers la droite de la photo.

L'installation d'un câble nécessitait au moins un mois d'une équipe bien aguerrie. La récolte par cette technique était d'une grande pénibilité, car outre la longue et harassante période d'installation du dispositif, et ses déplacements, les bûcherons devaient acheminer manuellement les rondins vers le passage du câble, en les lançant ou en les faisant glisser (le hêtre est adapté à cette technique), puis hisser à bout de bras des paquets pesant entre 60 et 70 kilogrammes afin de les accrocher au câble grâce à la queue de cochon.

La mise au point du processus fut difficile, car une erreur de positionnement de poulie pouvait provoquer le déraillement du câble alors qu'il était en chargement. Au début, une équipe d'une quarantaine de bûcherons ne sortait guère plus d'un stère par jour... Puis les tours de main se mirent en place, la productivité d'un câble devint satisfaisante : les volumes débardés par un même câble atteignirent plusieurs milliers de tonnes par an. Il y eut jusqu'à 18 câbles fonctionnant en même temps, opérés par SEBSO et SEP, les structures d'approvisionnement de la Cellulose d'Aquitaine.

Les câbles-lasso s'arrêtèrent dans le courant des années 1980, car les grandes opérations sylvicoles sur les jeunes peuplements avaient été alors majoritairement faites. De plus, de nombreuses pistes avaient été ouvertes à travers les massifs, elles-mêmes étant reliées au réseau routier. Enfin, la pénibilité du travail le condamnait à terme (alors que de nouveaux équipements étaient apparus). En effet, chaque rondin devait être manipulé 4 fois : pour être porté depuis le point d'abattage jusqu'au passage du câble ; pour être chargé sur le câble ; pour être déchargé à la plateforme d'arrivée ; enfin pour être empilé une fois déchargé. L'appel à une main d'œuvre nombreuse rendit cette ressource économiquement hors limites, même avec des bois très peu valorisés sur-pied.

Le débardage par animaux bâtés

La technique du débardage par animaux bâtés fut introduite à la même époque que le câble-lasso, et pour les mêmes raisons. Elle démarra avec l'aide de forestiers italiens déjà expérimentés sur cette pratique. Les volumes débardés par cette technique concernaient en général des coupes de l'ordre du millier de tonnes. Comme pour le câble-lasso, le bois était préparé en longueurs de 1 mètre, et en petits diamètres. Les rondins étaient simplement rapprochés entre eux de façon à constituer la charge d'un animal.



Le bât était composé d'un harnachement fixé sur son dos (comme une selle de cheval), auquel étaient fixées de longues lanières de cuir ou de corde servant à ficeler le paquet de rondins de chaque côté du dos de l'animal ; une fois celui-ci amené près d'un tas de rondins, le muletier tendait les lanières de part et d'autre de l'animal en les accrochant à de longues tiges de bois alors bloquées diagonalement en terre, déposait dessus les rondins du chargement, et ficelait le lot en l'accrochant au bât. Une fois les deux paquets constitués (un de chaque côté), l'animal attendait que toute la compagnie soit chargée. Le poids chargé par animal était de l'ordre de 150 kilogrammes.

Une compagnie comprenait une quinzaine d'animaux, avec parfois quelques chevaux, mais les mulets étaient privilégiés, car plus rustiques. En revanche, l'animal de tête de la compagnie était souvent un cheval, bâté bien entendu. Lorsque tous les animaux étaient chargés, le muletier prenait la tête du train de mulets, et la conduisait jusqu'à un endroit accessible aux camions. Le parcours pouvait être long, souvent jusqu'en bas de la vallée, afin d'éviter aux camions d'avoir à monter en montagne.



Figure 3. (en bas) Train de mulets chargés de rondins

Figure 2. (en haut) Mulet chargé, les rondins sont retenus par des lanières accrochées au bât

Arrivé au point de déchargement, l'animal était arrêté, et serrait alors les pattes, car il savait que les rondins allaient tomber dès que le muletier aurait défait les accroches. Une fois les bûches tombées au sol, les attaches étaient raccrochées au bât, et l'animal se reposait en attendant que la caravane reparte chercher un autre chargement ; le cheval de tête servait alors de monture au muletier pour retourner vers la coupe. Les bois étaient ensuite chargés sur un camion. Ce système était très efficace pour les coupes trop petites pour justifier l'ouverture d'une piste, mais il était fatigant non seulement pour les bêtes, mais aussi pour les hommes : les bois devaient être manipulés 3 fois : pour être regroupés par lot de chargement de l'animal ; pour être hissés sur celui-ci ; et pour être empilés une fois l'animal déchargé. Comme pour le câble-lasso, ce fut la conjonction de la forte pénibilité, du coût de travail humain et de l'entretien de la compagnie de mulets qui conduisit à l'arrêt de cette technique au début des années 1990.



Figure 4. *Le muletier vient de libérer les rondins en lâchant les lanières : les bois sont tombés des deux côtés de l'animal*



Figure 5. *Mulet déchargé, attendant tranquillement que ses confrères le soient aussi...*

Anecdotes muletières

Le mulet était réputé polyglotte : il s'adaptait à l'équipe qui l'utilisait, puisqu'il comprenait les ordres en français, en italien, en espagnol et en arabe. Une équipe de muletiers et de bûcherons fut prise par une forte chute de neige précoce, et se retrouva bloquée en montagne, sans que des engins de secours puissent la joindre. Les hommes démontèrent les planches des cabanes du chantier, et se tracèrent un chemin solide sur la neige en marchant sur les planches, l'homme de queue ramassant la planche derrière lui et la faisant passer en tête de colonne, planche par planche. Une fois arrivés à la route, les hommes furent recueillis par des secours, mais les animaux étaient restés en pleine neige. Lorsque l'équipe put revenir sur le chantier pensant trouver les animaux morts de faim, ceux-ci allaient très bien : ils avaient gratté la neige avec leurs sabots, et s'étaient tranquillement nourris de l'herbe prisonnière au-dessous.

Ce qu'il faut retenir

- Les métiers de la récolte forestière sont très réactifs, et savent s'adapter aux évolutions des contraintes de la sylviculture et des besoins en bois des industries.
- Les deux exemples de cette fiche montrent avec quelle efficacité les récoltants ont mis en place, fait fonctionner puis arrêté des techniques de récolte adaptées à un contexte particulier dans le temps et dans le relief.